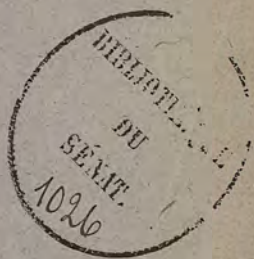


# THEATRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



# LE MAIRE DE LA ROCHELLE,

TRAGÉDIE  
EN TROIS ACTES ET EN VERS.

---

..... Dans ces nobles querelles,  
Des tyrans combattus, des nations rebelles,  
On voit les peuples las, après de vains efforts,  
Céder, & les tyrans sont toujours les plus forts!

*Act. III. Sc. VII.*

---



A PARIS,  
De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue  
Gallande, N°. 64.

---

M. D. CC. XCII.

---

## PERSONNAGES.

GUITON, père, Maire de la Rochelle.

GUITON, fils.

GUÉRIN, ami du Maire & Echevin.

BASSOMPIERRE, envoyé de la Cour.

THIBAUT,

GUILLAUME, } Citoyens.

ÉCHEVINS.

DEUX PARTIS DU PEUPLE.

*La Scène est dans l'Hôtel de Ville, où le  
Maire demeure.*



---

## P R É F A C E.

CETTE Pièce fut écrite en faveur de quelques jeunes gens , dont l'éducation est confiée à l'Auteur. On s'y est proposé deux objets intéressans , par leur rapport avec le bien public. On a voulu élever ces jeunes ames à la hauteur des circonstances où nous nous trouvons placés , y allumer l'enthousiasme sacré du patriotisme , la noble passion de la liberté , la première vertu du citoyen ; les disposer , par la leçon d'un grand exemple , par le sentiment de l'admiration , & ce dévouement héroïque , la ressource de la Patrie en danger , par qui tous les intérêts se sacrifient à l'intérêt public , & qui fait de l'existence un tourment honteux & détesté , dans la servitude. On a cru aussi remplir un grand objet de l'éducation nationale , en les instruisant à la déclamation , cet art si nécessaire dans les Républiques , lié par des rapports si intimes à l'éloquence. N'est-ce pas par les mains de la déclamation que celle-ci lance les foudres ? N'est-ce pas la déclamation qui fait le triomphe de la raison ? N'est-ce pas dans l'ascendant imposant d'une physionomie , qui fait s'ennoblir , dans cette expression des mouvemens d'une ame , qui s'épanouit & qui frissonne , dans ce déploiement heureux d'un geste vif ou généreux , impétueux ou modéré , menaçant ou flatteur , dans ces accens sonores

d'une voix tantôt majestueuse & terrible , tantôt douloureuse & plaintive ; enfin n'est-ce pas dans le langage de ces yeux , animés ou abbattus , tendres ou furieux , qui pleurent & qui s'indignent ? N'est-ce pas , dis je , dans cette magie de la déclamation que réside le prestige de l'éloquence ? La raison démontre & persuade dans le cabinet : elle entraîne & subjugué à la tribune aux harangues. C'est ce talent de parler , qu'on a voulu ébaucher dans des jeunes gens destinés peut-être à parler , sur le premier théâtre du monde , dans les assemblées de la Nation.

Le sujet , qu'on a choisi , est peut-être le seul dans les annales de la France , qui fût susceptible de cet esprit de civilisme , de cet amour de la Patrie , de ces maximes de la liberté , le langage national des Républiques. Les Français n'avaient jamais eu de Patrie. Cet Etat avait eu des troubles , inséparables de la longue durée des Empires ; mais depuis l'usurpation de Hugues-Capet jusqu'au règne de Henri IV , nos révolutions n'ont eu pour objet que le choix des Dynasties ; nous n'avons combattu que pour décider de qui nous serions les esclaves , des Anglois ou des Valois , des Bourbons ou des Guises. Quelques rois bons & sages , quelques règnes heureux & brillants , quelques éclats de gloire , jettés par intervalle , nous avaient fait idolâtrer ce mode de gouvernement , préférable , peut-être , à tous les autres ,



si les rois n'étaient pas des hommes. Nous ne soupçonnions pas l'existence de la liberté.

Les discordes théologiques du quinzième siècle sont l'époque d'une grande révolution dans l'esprit humain; des querelles barbares des Luthériens & des Calvinistes avec les Catholiques, naquirent la raison & la philosophie, comme la flamme s'exhale quelquefois de la farge, mise en fermentation; elles tirèrent l'esprit public de la torpeur de l'ignorance, pour lui donner le mouvement & l'action. Il se fortifia par la dispute, comme le corps par l'exercice. Les Nouveaux anathématisés par la puissance ecclésiastique, persécutés par le pouvoir civil, les chicanèrent & les inquiétèrent à leur tour. Le droit de liberté des consciences, si cher à toute secte, qui n'est pas la plus forte, fit remonter aux idées primitives; on argumentait contre l'autorité de l'église & des papes, on mit en question celles des rois, on disputa leurs droits & ceux des peuples, il fut facile de reprocher des abus à la monarchie. Quelle forme de gouvernement en est exempte? on exagéra, tout joug est odieux, l'indépendance plaît & flatte; les idées des Calvinistes se tournèrent insensiblement vers la liberté. Ils prirent un caractère républicain; & il est à remarquer que, dès qu'un état adoptait les nouveaux dogmes, par suite de système, il renversait le trône, & chassait les rois. La

Hollande, la Suisse, Genève, se déclarèrent, par le même décret, calvinistes & libres.

Le Calvinisme n'était pas assez puissant en France pour détruire la Monarchie; cependant les Calvinistes s'impreignirent, autant que le permettaient les loix, de l'esprit & du caractère de leur église. Henri IV avait enchaîné leurs mouvemens, en les contenant, avec fermeté, dans les droits qu'il leur avait accordés avec justice. Je ne sais si ce fut la faiblesse de son fils, qui réveilla les principes du parti, & qui ranima son audace; mais ils commencèrent, sous Louis XIII, à remuer & à inquiéter la cour, qui peut-être eut la politique d'affecter l'inquiétude, ou de l'exagérer, pour justifier la persécution. Quelques exemples d'une sévérité mal soutenue, le supplice de quelques ministres, livrés au glaive des loix, servirent moins à intimider qu'à aigri les esprits. Poussés à bout par les violences, les Protestans prennent le parti d'opposer la résistance à l'oppression. D'un bout du royaume à l'autre, ils s'unissent, se resserrent, renouvellent l'idée conçue déjà sous Henri IV, qui seut bien la rendre chimérique, de former un Etat dans le sein de l'Etat, & de s'ériger, à l'exemple de la Hollande, en une république, dont la Rochelle était le centre, & pouvait lui servir de boulevard par la situation. Ce projet n'était plus une chimère; il avait acquis de l'importance. La Ro-



chelle était aussi puissante que le roi sur l'Océan. Elle obtint même, en 1624, l'avantage d'une victoire navale sur la Hollande, que la politique de la cour eut l'adresse d'armer contre les protestans Français, ses frères.

Telles étaient les ressources & l'animosité du parti, tel l'embarras du gouvernement, quand le cardinal de Richelieu parvint au ministère. Le génie fier & absolu de Richelieu rendit à l'autorité royale un ressort, qu'elle avait perdu depuis le despotisme tyrannique de Louis XI. Ce ministre, dont toutes les idées étaient grandes, conçut trois projets liés entr'eux dans son système; de détruire le pouvoir de la noblesse, d'abaisser l'orgueil de la maison d'Autriche & d'anéantir les Protestans. Le succès de ce dernier dessein devait servir à faciliter les deux autres; & ce fut par là qu'il commença. Le Siège de la Rochelle fut résolu.

Cet homme, bizarre dans la vie privée, théologien, galant, poète, le matin tout en pourpre, & le soir cavalier en plumeaux, voulut joindre à ces singularités celle d'un prêtre conduisant un Siège & commandant une armée. Il affectait tous les talens, & aspirait à tout genre de gloire. Il se fit expédier des patentes de général. Le génie n'est étranger à rien; le grand homme est toujours tel, quoiqu'il fasse. Richelieu se conduisit à la tête d'une armée, comme

s'il n'eût jamais fait autre chose. Tout le monde sçait les moyens puissans, les ressources victorieuses qu'il trouva dans son génie; on sçait avec quelle opiniâtreté de courage il lutta contre les flots, pour construire, à l'exemple d'Alexandre, cette digue prodigieuse, dont il avait besoin de fermer le port, pour parvenir à prendre la ville. Cette idée d'une audace sublime suffirait pour l'immortaliser comme guerrier. Le succès mit le comble à sa gloire; elle s'accroît en proportion des obstacles qu'il eut à surmonter. Il avait moins d'ennemis dans la place, qu'il n'en avait à la cour & dans son armée. Il disait qu'il avait pris la Rochelle malgré le conseil, malgré la cour & malgré le roi lui-même. Ce prince faible & jaloux craignait que le succès n'ajoutât encore à la gloire d'un ministre, qui éclipsait déjà son maître. La noblesse frémissait d'être l'instrument d'une conquête qui ne servirait qu'à étendre l'autorité d'un homme, dont le despotisme faisait trembler tous les courtisans, & à mettre aux mains du Roi une masse de pouvoir, sous laquelle elle se verrait bientôt écrasée. *Vous verrez, écrivait le duc de Bassompierre, que nous serons assez sots pour prendre la Rochelle.*

Cette place était défendue par un homme d'une force d'ame, d'une intrépidité de courage digne de figurer dans les histoires des anciennes républiques. On l'appellait *Guiton*. Ce nom



simple, ennobli par la gloire, mérité d'être associé à ceux des héros. Ses concitoyens l'avaient forcé d'être Maire. Cet emploi emportait le commandement des troupes, & la conduite de la guerre. Le duc de Rohan, l'un des plus grands capitaines de son siècle, l'un des hommes le plus recommandable par la vertu, servait le parti dans le Languedoc. Guiton, acceptant, malgré lui, cette fonction honorable & dangereuse, tint ce discours à ses concitoyens : *Je serai votre Maire, puisque vous le voulez; mais voici un poignard, dont je jure de frapper le premier qui parlera de se rendre; & servez-vous-en contre moi-même, si je vous propose de capituler.* Le poignard fut déposé sur la table de l'hôtel-de-ville, où il resta toujours. Sa conduite ne démentit pas son langage. Il soutint le siège au milieu des extrémités de la misère & des horreurs de la famine, malgré la désolation des femmes & les murmures des habitants. Dans une assemblée de la commune au présidial, un conseiller ayant osé ouvrir l'avis d'entendre aux propositions de la cour; l'impétueux Guiton lui donna un soufflet : *Quand il ne resterait plus qu'un citoyen, disait-il, il faudrait encore qu'il fermât la porte aux ennemis.* Tant de confiance méritait d'être couronnée par le succès; mais il fallut céder à la force & au génie de Richelieu. Après que le roi fut entrée dans la place, Guiton

se promenant avec le Cardinal sur les ruines des fortifications ; de quel œil voyez-vous la prise de la Rochelle ? lui demanda le ministre. Quittion , mécontent du roi d'Angleterre , qui ne lui avait envoyé qu'un faible secours , qui rentra dans le port de Londres , sans avoir rien fait , répondit : *J'aime mieux qu'elle soit à celui qui a su s'en rendre maître , qu'à celui qui n'a pu la défendre.*

On peut remarquer que la Rochelle fut défendue & prise par deux hommes étrangers à la profession des armes , & qui n'avaient jamais fait la guerre. Elle se rendit le 18 Octobre 1628.

C'est à ce petit nombre de notions que le réduisent les matériaux , que m'a fournis l'histoire pour la composition de cet ouvrage. Il a fallu tout créer , & le sujet est presque de pure invention ; je l'ai écrit au milieu des partis & des factions , qui désolent la France , & qui allument déjà la guerre civile entre les opinions , en attendant une guerre civile plus malheureuse , plus funeste à l'état & plus deshonorante pour l'humanité. Ainsi j'attends des censures , des clameurs , de la partialité , & point de justice. Quelques personnes croiront lire la production d'un cerveau factieux : on s'écriera que je suis l'ennemi des rois , que je suis jacobin. Etranger à toutes les factions , je me borne à gémir sur les malheurs de la patrie , & faire des vœux pour



le retour de la paix & de la félicité publique. L'homme de lettres, s'environnant des plaisirs paisibles dans la solitude, ne se mêle point aux emportemens des tumultes populaires. Celui qui fait son amusement d'écrire une tragédie, ne trouve rien d'amusant dans les troubles publics.

Je ne retranche pas du personnage de Guiton quelques vers, dont les rois s'offenseraient, si une tragédie pouvait offenser, si les trônes de l'Europe se renversaient d'un coup de plume, comme ceux du théâtre se renversent d'un coup de sifflet; j'ai fait parler Guiton conformément à son caractère, à ses intérêts, à ses passions. On ne peut conclurre le caractère & les principes d'un écrivain, de l'esprit & des personnages qu'il met sur la scène. Un fanatique, chef de parti, attaché à sa secte, aigri par les persécutions, jettant les fondemens d'une république, actuellement armé contre son roi, cet homme n'aime pas la monarchie. J'avouerai que je ne crois pas cette forme de gouvernement la plus favorable au bonheur des sociétés. Sur dix rois, à peine un bon; sur dix règnes, à peine un règne heureux. Les rois ont trop de passions, doivent trop en avoir, tout contribue trop à les égarer, à les corrompre. Mais sous quel gouvernement les sociétés sont elles heureuses? La constitution admet un roi; je suis loin de le haïr. Je me souviens de l'avoir plaint à la cérémonie de son

son sacre, sous le poids d'un pesant manteau royal qui accablait la jeunesse. Je le plains aujourd'hui d'avoir, par sa facilité, par son inexpérience laissé multiplier autour de lui des abus, qui ont lassé la patience des peuples, & compromis sa gloire & sa fortune; je le plains d'être entouré d'esprits ardens, passionnés, furieux, qui semblent payés par ses ennemis, pour consumer sa ruine & le pousser au précipice; je le plains enfin de ne point apprécier la force irrésistible de l'opinion publique, la volonté bien caractérisée d'un grand peuple; de se laisser entraîner au plus grand crime que puisse commettre un roi, au plus horrible attentat qui puisse le dévouer à la haine du genre humain; savoir, de faire la guerre au peuple, dont il est le père, pour disputer du pouvoir, des prérogatives, & d'égorger ses sujets pour les gouverner. O! Louis XVI, sois le pasteur des hommes & non leur bourreau; obéis à la nécessité, la première des loix; marche franchement dans la Constitution, puisque tu as pu te résoudre à jurer de l'observer; crois que l'orgueil & les petites prétentions du despotisme ne valent pas une goutte du sang, dont on verse des flots en ton nom; sois au-dessus des souverains, sois philosophe: alors je fais des vœux pour toi, & roi pour roi, je t'aime mieux qu'un autre; mais la Patrie aura toujours mon premier amour.



LE MAIRE  
DE LA ROCHELLE,  
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GUITON, *seul.*

**L**E destin trahit donc le courage & le zèle !  
La vertu ne peut rien pour sauver la Rochelle !...  
Comme on voit , à ce nom , les cieus indifférens !  
L'univers est en proie aux crimes des Tyrans.  
J'adore , en gémissant , un pouvoir qui m'étonne.  
Cependant , Ciel ! à qui ta main nous abandonne !  
Du cruel Richelieu , le bras ensanglanté ,  
Nous prépare la mort & la captivité.  
Ce Monstre heureux écrit la liste de ses crimes ,  
Et dans son cœur atroce a nommé ses victimes....  
Je ne perds que des jours d'amertume remplis....  
Mais , ô Religion ! ô Patrie ! ô mon Fils !...  
O vertueux enfant du plus malheureux père !...  
Détournons nos regards de ma propre misère ;  
Dans la cause commune envisager son bien ,  
Ne pleurer que son mal , n'est pas d'un Citoyen.

A l'intérêt public, Guiton doit son courage ;  
 Des fureurs du Vainqueur, des flammes, du carnage,  
 Tant que je le pourrai, différons le moment,  
 Soyons, jusqu'à la mort, fid. le à mon serment,  
 Et concentrons les soins de l'amour paternelle,  
 Pour songer que je suis Maire de la Rochelle....  
 Aux piés de ces remparts, un Hérault a paru,  
 Parlant au nom du Roi. Guérin, vite a couru....  
 Mais déjà je le vois; & nous allons apprendre  
 Ce qu'un tyran ordonne, ou quel piège il veut tendre.

## SCENE II.

GUITON, père, GUÉRIN.

GUITON.

CHER Guérin, vous avez entendu ce Hérault :  
 Que veut-il ?

GUÉRIN.

Je n'en ai rien appris de nouveau :  
 Seulement il voulait qu'au vaillant Bassompierre,  
 De nos retranchemens on ouvrit la barrière.  
 Il entre : il est chargé des ordres de son Roi.

GUITON.

Dites de Richelieu. Vous savez, comme moi,  
 Que le faible Louis, ceint d'un vain Diadème,  
 N'ose rien commander, rien vouloir par lui-même,  
 Et tremble, sans pouvoir, avec la Nation,  
 Sous un Prêtre orgueilleux, qui règne sous son nom.

GUÉRIN.

Quelque soit Richelieu, l'organe, qu'il employe,  
 Est, du moins, estimé.

GUITON.

Celui qu'il nous envoyé,



Bassompierre, il est vrai, généreux courtisan,  
 Et de l'antique honneur sévère partisan,  
 De sa mâle vertu conserva la noblesse.  
 Il n'a point de la cour partagé la bassesse ;  
 Et parmi des flatteurs, rampants dans le mépris,  
 A l'estimer encor sçait forcer les esprits :  
 Et vous ne savez pas ce qui peut le conduire ?

G U É R I N.

Le respect ne m'a pas permis de m'en instruire.  
 Il vous est adressé. Cet honneur était dû  
 A votre autorité, comme à votre vertu ;  
 Mais j'ai fait convoquer dans ce sénat antique  
 Ces chefs, qui, près de vous, de la chose publique,  
 Fidèles magistrats, portent l'auguste poids :  
 Réunis avec vous, ils entendront sa voix.  
 Mais on présume assez ce qu'il en faut attendre.

G U I T O N.

Et que présumez-vous ? Un ordre de nous rendre ?

G U É R I N.

En doutez-vous ? La cour peut enfin espérer,  
 Qu'au pouvoir de son roi la ville va rentrer :  
 Et voudrait, soit pitié, soit intérêt peut-être,  
 Qu'elle reçut la loi, sans contraindre son maître  
 Aux rigueurs d'un assaut. Il est aisé de voir  
 Que nos murs n'ont d'appui qu'un noble désespoir,  
 Qui vous inspire seul ce courage inflexible,  
 Dans les plus grands dangers, plus fier & plus terrible.  
 Mais que sert le courage, où la force n'est plus ?  
 La Rochelle s'épuise en efforts superflus ;  
 Sa résistance aveugle, irritant la victoire,  
 Ajoute à ses malheurs, sans augmenter sa gloire.

Vainement l'intérêt de la religion  
L'e à ses intérêts les-peuples d'Albion ;  
Le généreux Anglais , moins heureux que fidèle ,  
A déployé pour nous un inutile zèle :  
Les vents l'ont repoussé ; sur nos rives , les eaux ,  
A regrets , ont porté moitié de ses vaisseaux.  
Boulingan , par son roi , chargé de la conduite ,  
Frivole courtisan , favori sans mérite ,  
Semble n'avoir voulu , dans ce poste d'honneur ,  
Braver , en Richelieu , qu'un rival de grandeur :  
Il vient de s'éloigner ; sa honteuse retraite  
Facilite à la cour une sûre conquête.  
Faible dans les conseils , hardi dans les combats ,  
Louis , par sa présence , anime les soldats :  
Et vous savez assez quel aveugle courage  
L'en entraîne aux dangers , quand un roi les partage.  
Richelieu , de qui l'ame asservit les destins ,  
Hâï , mais admiré , sublime en ses desseins ,  
Guerrier non moins heureux , que politique habile ,  
Par des moyens puissans , se rendant tout facile ;  
Du feu de son génie enflammant tous les cœurs ,  
D'ennemis entouré , bien plus que de flatteurs ,  
Préparant les succès , les force à la victoire ,  
Et rend jusqu'à l'envie artisan de sa gloire.  
Rohan balancerait son ascendant fatal ,  
Rohan , à Richelieu par le génie égal ;  
Plus grand par les vertus. Cette illustre victime ,  
Vouée aux intérêts d'un parti qu'on opprime ,  
Qui brave , pour sauver notre culte & nos loix ,  
L'orgueil du despotisme & le pouvoir des rois ;  
Ce héros , de sa main soutenant la Rochelle ,  
Rassurerait encor son destin qui chancelle :



Mais Rohan , loin de nous , chez les Septimaniens ,  
 Des tristes Protestans ranimant les soutiens ,  
 Exhorte , fans succès , un peuple peu fidèle ,  
 Des cœurs indifférens , & des amis sans zèle.  
 Nous n'avons plus que vous. Mais enfin ce grand cœur  
 Mettra-t-il seul obstacle aux progrès du vainqueur ?  
 Si d'un jour se pouvait retarder notre perte !  
 Mais dans nos murs détruits la tranchée est ouverte ;  
 Il ne faut qu'un assaut : & dans le camp royal ,  
 Le barbare soldat n'attend que le signal ;  
 Enflammé de l'ardeur du meurtre & du pillage ,  
 Qui le combattra ? Seul vous avez du courage ,  
 Seul vous voulez encor , en cette extrémité ,  
 Lutter contre la loi de la nécessité.  
 Le peuple , fatigué de sa longue misère ,  
 Ne voit rien qui ne soit préférable à la guerre ;  
 Ses vœux impatiens n'attendent que la paix ,  
 Il a mis en oubli tous ces grands intérêts ,  
 Ces noms , jadis si chers au zèle fanatique ,  
 De Dieu , de loix , d'autels , de liberté publique.  
 Il ne sent que ses maux ; ne voit , dans son effroi ,  
 Que l'horreur d'un assaut , & le courroux d'un roi :  
 Et pour les conjurer , puisqu'il faut vous le dire ,  
 S'il vous voit un obstacle à la paix , qu'il desire ,  
 Je crains bien , qu'au mépris de votre autorité ,  
 Il n'entreprit , sans vous , d'en régler le traité ,  
 Et n'obtint de la cour , s'il était nécessaire ,  
 Un pardon dont le prix fut le sang de son Maire.

## GUITON.

Et l'amitié vous fait , sans doute , souhaiter ,  
 Guérin , qu'avec la cour je consente à traiter ?

## GUÉRIN.

A vos stoïques yeux, peut-être, c'est un crime ;  
 Mais dût cette faiblesse altérer votre estime ,  
 Ne désespérez point ma timide amitié ;  
 Des malheurs de ce peuple ayez quelque pitié.  
 Sachez lui gré , du moins , de la longue constance ,  
 Qui , parmi tant de maux , soutient sa patience :  
 Peignez-vous , dans ce jour , le soldat inhumain ,  
 L'affreux soldat le fer & la flamme à la main ,  
 Le tumulte , l'effroi , les horreurs du pillage ;  
 Une ville changée en un champ de carnage ,  
 Nos maisons s'écroulant , nos temples profanés ;  
 Dans des ruisseaux de sang nos citoyens traînés ;  
 L'outrage poursuivant les filles désolées ;  
 Dans les bras des époux les femmes immolées ;  
 Vous même. ...

## GUTHRON.

C'est assez : ne parlons pas de moi.

Jugez si d'un ami je reconnais la foi. ...

*(Il le conduit à une table , sur lequel est un poignard.)*

Si je ne vous voyais comme un homme , que j'aime...  
 Vous voyez ce poignard... Ma main , à l'instant même ,  
 En percerait le cœur d'un homme assez hardi  
 Pour m'oser proposer cet infâme parti.  
 Vous en fûtes témoin , quand , sous le nom de Maire ,  
 Au salut de nos murs on me crut nécessaire ,  
 Je déposai ce fer , dans ce même sénat ,  
 Où vous délibériez sur ce naissant état ,  
 Et jurai d'en frapper le cœur du premier traître ,  
 Qui ferait une plainte , ou parlerait d'un maître.  
 Au nom de mon ami rendez grace & tremblez.



Vous pouvez me nommer faible , si vous voulez ,  
Traître ! vous vous trompez. C'est un honteux reproche,  
Indigne de tous deux.... Mais Bassompierre approche.

## SCENE III.

GUITON, BASSOMPIERRE, GUÉRIN,

*ECHEVINS, ils parlent assis.*

BASSOMPIERRE.

**E**NTRE tous les guerriers , qui prétendaient l'emploi  
D'apporter dans ces murs les volontés du roi ,  
J'ai brigué cet honneur : un courtisan , peut-être ,  
Fier de représenter la majesté d'un maître ,  
Fastueux , important , viendrait , avec hauteur ,  
Insulter au courage & braver le malheur.  
Vos vertus , vos exploits , ce siège plein de gloire ,  
Digne de vous donner un nom dans la mémoire ,  
Qui déjà vous en donne un parmi nos héros ,  
Et vos malheurs passés , & vos périls nouveaux ,  
M'impriment ce respect , que l'héroïsme inspire ,  
Et l'intérêt touchant , qu'on sent quand on admire.  
Avec ces sentimens , vous jugez que ma voix  
Ne peut vous proposer que d'équitables loix.  
De la part d'un vainqueur , le plus humain langage  
C'est être encore à l'honneur , chagriner un grand courage :  
Mais je veux avec vous , organe de la paix ,  
Pésér ce qui convient à vos vrais intérêts ,  
Ce que vous espérez , ce que vous devez craindre ,  
A la nécessité vous résoudre & vous plaindre.

GUITON.

Quelque sort qui nous soit réservé par les cieux ,

Illustre Bassompierre, il nous est glorieux  
 D'intéresser le cœur d'un guerrier magnanime,  
 Et qu'un héros nous daigne accorder son estime.  
 Si d'un médiateur le renom respecté,  
 La sagesse, qui parle avec autorité,  
 L'art de persuader, le don brillant de plaire,  
 Secondent les succès dans ce saint ministère,  
 Qui pouvait mieux servir la cour en ses souhaits ?  
 Je l'avouerai pourtant : je crains que de la paix,  
 Quelque espoir qu'elle mette en un ministre habile,  
 Le retour désiré ne soit bien difficile.

BASSOMPIERRE.

L'intérêt doit parler ; & la difficulté  
 S'applanit sous le poids de la nécessité.

GUITON.

De la nécessité ? C'est vous qui l'osez dire !  
 A la nécessité vous donnez cet empire !

BASSOMPIERRE.

Hélas ! au tour de vous portez donc vos regards,  
 Et voyez votre état. Vos malheureux remparts,  
 Renversés par l'effort des fatales machines,  
 Ouvrent un chemin libre à travers des ruines.  
 La mort a moissonné presque tous vos soldats.  
 Que présenterez vous à de nouveaux combats ?  
 De faibles citoyens, troupe pusillanime,  
 Qui conduit la terreur, ou, tout au plus, l'estime  
 Pour votre noble cœur ; mais qui fuit, à regret,  
 Un chef désespéré, qu'elle blâme en secret.  
 La longueur de ce Siège, épuisant l'abondance,  
 Refuse à la valeur les moyens de défense.  
 La formidable faim, que fuit de près la mort,  
 Commence d'allarmer ce peuple sur son sort.



Au sein des arsenaux , votre foudre endormie  
A cessé de répondre à la foudre ennemie :  
Et votre port fermé , dans ce pressant danger ,  
Vous ôte tout espoir de secours étranger.  
Cependant , sous vos murs , vous voyez que s'apprête  
Tout ce qui d'un vainqueur assure la conquête.  
De nombreux bataillons , qui , sous un jeune roi ,  
Brûlent de signaler leur courage & leur foi :  
Un camp pourvu de tout , où la fertile France ,  
Sans obstacle , à tout heure , apporte l'abondance.  
Vous marchez sur la mort ; des volcans souterrains  
La réclent partout sous vos pas incertains ;  
Et cent bouches de feu , dans ce moment , sont prêtes  
A la faire du ciel éclater sur vos têtes.  
Ouvrez les yeux ; réglez l'honneur qui vous conduit ;  
Cédez à la raison ; du sort qui vous poursuit ,  
Qui pourra vous sauver ?

## G U I T O N.

Le mépris de la vie ,  
L'horreur du despotisme & de la tyrannie.  
Plus longtems qu'on ne croit , ce noble désespoir  
Suffira , pour braver un injuste pouvoir.  
Tant que des souverains la sage politique ,  
Se proposant pour but l'utilité publique ,  
Respecta la justice , & fit régner les loix ,  
La Rochelle , soumise & fidele à ses rois ,  
Fit gloire de donner au reste de la France ,  
L'exemple d'une juste & noble obéissance.  
L'intérêt des humains veut qu'une autorité  
Gouverne les ressorts de la société ;  
Mais les rois , adoptant de contraires maximes ,  
Méprisant , en secret , les titres légitimes ,

Impatiens du frein, ont trouvé trop étroit  
Le cercle limité, qui concentrait leur droit;  
Leur main a déchiré le traité politique  
Qui lie un souverain avec la république;  
Et leur pieds ont foulé le devoir importun  
De n'user du pouvoir que pour le bien commun.  
Alors, sous un joug dur gémit un peuple brave;  
De sujet qu'il était, le français fut esclave.  
On craignit, on servit un despote insolent;  
Les loix, quand il parla, se turent en tremblant.  
Sa volonté fut tout; un torrent d'injustices,  
Sur le peuple outragé, signala ses caprices.  
Peu content que le corps consentit de servir,  
Il fit à l'esprit même un devoir d'obéir;  
Entre le ciel & l'homme établit sa puissance,  
Dans les replis du cœur força la conscience,  
Erigea la pensée en coupable attentat,  
Et des opinions fit des crimes d'état.  
Des tems persécuteurs renaissent les exemples:  
Le peuple consterné voit profaner ses temples,  
Ses ministres proscrits, remplir d'affreux cachots,  
Ou de leur sang versé teindre les échaffauts,  
Et cherche, en gémissant, aux rives étrangères,  
Le droit d'être fidèle au culte de ses pères.  
L'excès de l'injustice éclaira les esprits:  
Des tyrans oppresseurs & des peuples aigris,  
La raison disputa la commune querelle,  
Saisit de leurs rapports la chaîne mutuelle:  
Elle dit: l'union des peuples & des rois,  
Ne détruit point entr'eux les devoirs & les droits.  
Entre leurs intérêts, la loi tient l'équilibre;  
Le sujet obéit sans cesser d'être libre.



Il doit l'obéissance ; un roi doit l'équité :  
 Avec les rois tyrans il n'est point de traité.  
 Nous reprenons nos droits ; les biens, l'honneur,  
 la vie ,

Rien ne nous coûtera pour sauver la patrie ,  
 Pour venger nos autels , pour garder notre foi ,  
 Et pour servir le ciel , nous renonçons au roi.

## BASSOMPIERRE.

Vous garderez vos loix , vos temples & vos prêtres ;  
 Vos citoyens suivront la foi de leurs ancêtres ;  
 La Rochelle fera de sa soumission  
 Un devoir étranger à la religion.  
 Le roi désabusé m'ordonne de vous dire :  
 Qu'il veut que , dans vos murs , cet odieux empire ,  
 Qui , dans les sentimens , gêne l'esprit humain ,  
 Ne soit plus désormais un droit du souverain.

## GUITON.

De ce nouveau traité quel doit être le gage ,  
 Quand d'un malheureux père il reçut l'héritage ,  
 A la face des cieus , ne l'a-t-il pas promis ,  
 Que , protégé par lui , le Protestant soumis  
 De ses temples aurait la libre jouissance ?  
 Il le devait , du moins , à la reconnaissance.  
 L'univers s'en souvient , quand la rébellion ,  
 Le fanatisme armé de la religion ,  
 A l'auguste Henri reprochant l'anathème ,  
 Volaient à l'étranger donner son diadème :  
 Par son sang prodigué , le zélé Protestant  
 Recouvra , reconquit son royaume sanglant ,  
 Ce trône , où de son fils nous opprime la haine ;  
 Mais la reconnaissance est une faible chaîne ,  
 Et le serment des rois un lien peu sacré ,

Devant leur intérêt rarement révére ;  
Et nous n'en ferons point une autre expérience.

BASSOMPIERRE.

O rigueur inflexible, affreuse insouciance  
Que j'admire & je plains ! Si, dans vos murs détruits,  
Nos soldats, par l'assaut, allaient être introduits,  
Connaissez-vous l'usage & le droit de la guerre ?  
Vous a-t-on dit quel est le traitement sévère  
D'un chef audacieux, dont l'aveugle valeur,  
Dans ses murs pris d'assaut ose attendre un vainqueur ?

GUITON.

Je vous entends : je sçais, sans que je m'en étonne,  
Je sçais au nœud fatal que Guiton s'abandonne ;  
Ma liberté, ma loi, mon culte, mon pays,  
Au prix de quelques jours ne seront pas trahis.  
Dans le poste, où je suis, à tout on se prépare,  
On sçait assez qu'il faut qu'un tyran soit barbare ;  
Je ne prétends du roi ni grace, ni pitié ;  
Si je mœurs, ce sera sans l'avoir supplié.

BASSOMPIERRE.

Mourez donc, contentez cette farouche envie,  
Au fanatisme aveugle immolez votre vie.  
Sur vous, cet attentat vous est, du moins, permis ;  
Mais votre fils....

GUITON.

Mon fils ?

BASSOMPIERRE.

Tremblez !

GUITON.

Ciel ! je frémis....

Mais il est prisonnier, & le droit de la guerre  
Doit protéger le fils s'il condamne le père.

BASSOMPIERRE.



BASSOMPIERRE.

Sans doute , en écoutant un honneur généreux ,  
Il faudrait de lauriers vous couronner tous deux :  
On devrait de tous deux respecter l'héroïsme ;  
Mais l'honneur conduit-il le cruel despotisme ?  
Vous connaissez la cour , son ministre inhumain ;  
On sçait si le sang coûte à sa barbare main.  
Eh bien ! si , dans ce jour , il n'obtient sa conquête ,  
Il doit de votre fils vous envoyer la tête

GUITON.

O monstre ! ô barbarie ! abominable Cour !  
O mon cher fils ! ... Eh bien ! ... Il perdra donc le jour.  
Vous déchirez mon cœur , je connais la nature ;  
Je suis père : le ciel , qui voit ce que j'endure ,  
Sçait si j'aime mon fils ; mais vous m'êtes plus chers ,  
Liberté , nom sacré , toi , mon Dieu , que je sers ,  
D'un père gémissant reçois ce sacrifice ;  
Dans les crimes des rois , j'adore ta justice.  
Tu m'as donné mon fils ; quand tu me le reprends ,  
J'acquiers un droit de plus de haïr les tyrans.  
Vous pouvez dire au roi qu'à l'assaut , qui s'annonce ,  
Nous voulons résister ; voilà notre réponse.

*(Il sort , & les Echevins les suivent. )*

## SCENE IV.

GUÉRIN, BASSOMPIERRE.

BASSOMPIERRE.

O constance sublime ! ô courage ! ô vertu !  
Il étonne , il confond mon esprit éperdu.  
Que d'élévation dans un mortel vulgaire !

GUÉRIN.

Voilà des préjugés le langage ordinaire.

B

On pense, dans les Cours, que le pouvoir du sang  
Met toujours les mortels au niveau de leur rang,  
Et qu'au peuple inconnus, la vertu, le courage,  
Sont des grandes maisons l'exclusif appanage,  
Le teins, les intérêts, forment le cœur humain;  
Et dans les sentimens du fier Républicain,  
La liberté, les loix & le patriotisme,  
Par des moyens plus sûrs produisent l'héroïsme,  
Que dans l'homme sorti d'une illustre maison,  
L'éclat de la naissance, ou l'orgueil d'un grand nom.

BASSOMPIERRE.

Mais il se perd enfin. Je ne puis, vers l'abîme,  
Voir se précipiter un cœur si magnanime.  
Secondez-moi, Guérin, sauvons-le malgré lui.

GUÉRIN.

Il est digne de vous de lui servir d'appui.  
Ce zèle est d'un héros. Je porte dans mon âme  
Les mêmes sentimens, dont la sienne s'enflâme;  
Le nom de Protestant, par un commun lien,  
Aux mêmes intérêts m'attache en citoyen.  
Fidèle, comme lui, je suis moins inflexible,  
Moins sublime, moins grand, mais aussi plus sensible.  
Sauvons la ville & lui; ce peuple, quelquefois,  
Se montre assez docile aux accens de ma voix.  
La force est dans sa main: il pourrait de son Maire,  
A lui donner la paix, forcer le caractère.  
J'oserais lui parler; ce n'est pas trahison:  
C'est servir, à la fois, & le peuple & Guiron.

BASSOMPIERRE.

Ah! faites-vous honneur de lui sauver la vie;  
Conserver un héros, c'est servir la patrie. (*Il sort.*)

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

GUITON, GUÉRIN, THIBAUT, GUILLAUME.

GUITON.

OUI, Citoyens, l'Anglais, trahissant vos efforts,  
 S'était trop empressé d'abandonner ces bords.  
 Sorti de la Tamise, en ressources féconde,  
 Un secours de vaisseaux sillonnait déjà l'onde;  
 Il a joint Bukingan, qui, par les vents conduit,  
 Revient à la Rochelle aborder cette nuit.  
 Sa main va renverser la merveille inouïe  
 De ce rempart fameux, ouvrage de génie,  
 Par lequel Richelieu, donnant des loix aux flots,  
 De l'océan surpris tient captives les eaux.  
 Vous voyez, de vos droits soutenant la justice,  
 Et du nom Protestant fidèle protectrice,  
 Londres ne permet pas que sa religion  
 D'un injuste pouvoir souffre l'oppression.  
 Mais que dis-je? c'est Dieu qui venge ici sa cause;  
 Quand on croit tout perdu, sa puissance dispose,  
 Par des moyens secrets, de soudains changemens,  
 Qui confondent l'orgueil & l'espoir des tyrans.

GUILLAUME.

Assez, & trop longtems, ce discours fanatique  
 Égara les esprits d'un peuple frénétique;  
 On ne voit plus le ciel, en faveur des humains,  
 Dans leur ordre immuable, arrêter les destins,  
 Et pour leurs intérêts prodiguant les miracles,

B 2

De la nécessité renverser les obstacles.  
 Un pouvoir éternel soumet le faible au fort ;  
 Rien ne peut dérober la Rochelle à son sort.  
 Cessez de nous vanter la puissante Angleterre ;  
 Le vainqueur va , sur nous , fondre dans sa colère.  
 Le peuple veut la paix : c'est à vous d'obéir ;  
 Il n'est point de milieu , différer , c'est trahir.  
 On est las de trembler sous votre dictature ;  
 Ce pouvoir usurpé , sous lequel on murmure ,  
 A ce peuple opprimé cause des maux plus grands ,  
 Qu'il n'en peut redouter de la part des tyrans.

GUITON.

Guillaume , quel est donc cet étrange langage ?  
 Vous osez , devant moi , proposer l'esclavage !

GUILLAUME.

L'esclavage , pour vous , c'est la crainte du roi ;  
 Vous tremblez justement au retour de la loi.

GUITON.

Je ne crains que la honte , & je déteste un traître ;  
 Mais je sçais le punir , quand je puis le connaître.

GUILLAUME.

Ce ton ne vous sied plus avec les citoyens ;  
 Et tremblez pour vos jours , sans menacer les miens.

THIBAUT.

Le peuple , encor fidèle à sa première estime ,  
 Admire en vous toujours ce mortel magnanime ,  
 Ce Maire généreux , qui , s'immolant pour lui ,  
 Fut des destins publics le plus solide appui ,  
 Par qui le ciel encor sauverait la Rochelle ,  
 S'il voulait la sauver par une main mortelle.  
 Mais lorsque le danger , de si près , se fait voir ,  
 Quand des cœurs abattus se bannit tout espoir ,



Peut-on lui reprocher, si l'effroyable image  
 Des malheurs, qu'il prévoit, consterne son courage?  
 Il demande la paix; il veut de son vainqueur,  
 Par la soumission, désarmer la rigueur.  
 Le ciel l'a trop puni du crime de la guerre.  
 Hélas! qui ne serait touché de sa misère?  
 Les combats, les assauts & la contagion,  
 Ont répandu la mort & la destruction..  
 Les plus vils alimens manquent à nos familles,  
 Et des femmes sans force, & de débiles filles,  
 Meurent de tous côtés, en demandant du pain;  
 Cadavres ambulans, que dessèche la faim:  
 Et vous le savez trop, tant de maux, qu'il déplore,  
 Ne sont que la moitié des maux qu'il craint encore,  
 Si la paix bienfaisante, interrompant leur cours,  
 Ne sauve les derniers de ses malheureux jours.

## GUITON.

Et votre Maire aussi n'a-t-il point à se plaindre?  
 Suis-je assis sur des fleurs, ou n'ai-je rien à craindre?  
 Mais, Thibaut, tous ont fait serment que de son sang  
 Le dernier citoyen épuiserait son flanc,  
 Avant de retomber sous le joug Catholique:  
 Mourons tous, acquittons la promesse publique.  
 Qu'un seul aux citoyens, dans la tombe endormis,  
 Survive, & ferme encor la Ville aux ennemis.

## THIBAUT.

J'admire, malgré moi, ce sublime héroïsme;  
 Mais....

## GUILLAUME.

Nous abhorrons tous ton cruel fanatisme.

## THIBAUT.

Le peuple à ses malheurs veut donner une fin.

Et nous saurons , sans toi , régler notre destin.

( Il sort. )

## SCENE II.

GUITON, GUÉRIN.

GUITON.

GUÉRIN, remarquez-vous certe nouvelle audace ?  
 Ce farouche vulgaire insolemment menace ;  
 Lui , qui , respectueux avec aveuglement ,  
 Du frein , qui le guidait , suivait le mouvement !  
 De quel agent caché la secrète influence  
 A-t-elle des esprits enhardi l'insolence ?

GUÉRIN.

Pour sentir ses malheurs , & prévoir ses dangers ,  
 Ce peuple a-t-il besoin de conseils étrangers ?  
 Sa raison lui suffit , son intérêt l'éclaire ;  
 Et sans quitter jamais son fougueux caractère ,  
 Cruel avec orgueil , lâche avec cruauté ,  
 Il brave & craint toujours avec férocité :  
 On croit en être maître , on n'en est que l'esclave.

GUITON.

Non , je ne conçois pas qu'il affronte , qu'il brave ,  
 Si quelque espoir nouveau sourdement ne l'instruit  
 A ne plus respecter la main qui le conduit.  
 Dans la ville , Guérin , sçachez ce qui se passe ;  
 De cet homme hardi suivez sur-tout la trace ;  
 Empêchez qu'il n'exhale , en ses cris factieux ,  
 Du mécontentement l'esprit sédition.  
 Sur le moindre soupçon qu'il pourra faire naître ,  
 Ayez soin de le faire à l'instant disparaître.

( Guérin sort. )



## SCENE III.

GUITON, *seul.*

C'EN est fait : du danger l'impérieuse loi  
 Triomphe de ce peuple & l'emporte sur moi ;  
 Je sens rompre , en ma main , le frein qui le captive ;  
 Il m'échappe.... Et l'Anglais , cette nuit même , arrive !  
 Il n'est plus tems. Il peut , par son tardif secours ,  
 A notre résistance ajouter quelques jours.  
 Mais s'il faut succomber , qu'importe un peu de gloire ?  
 Et si le roi , pressant l'instant de la victoire ,  
 De l'assaut , dans ce jour , donne l'affreux signal ,  
 Je ne me flatte pas , c'est notre jour fatal.  
 Et moi , je prétends donc que ce peuple inflexible  
 N'ait pas , à ses dangers , le droit d'être sensible !  
 Qu'il voie , sans horreur , ses femmes , ses enfans ,  
 Dans des fleuves de sang l'un sur l'autre expirans ,  
 Et ses toits embrâsés , & sa patrie en cendre ;  
 Qu'il se laisse égorger , sans pouvoir se défendre ?  
 Et soit contre lui-même , en cet horrible état ,  
 Égal en barbarie au barbare soldat ? ...  
 Mais trahir lâchement la fortune publique !  
 Mais ouvrir la Rochelle au culte Catholique ;  
 A ce culte ennemi de ma religion !  
 De nos temples souffrir la profanation !  
 Me condamner à voir ses prêtres , ses mystères !  
 A sa haine implacable abandonner mes frères !  
 Mais avoir affranchi , moi , mes concitoyens ,  
 Et présenter mes mains à de nouveaux liens !  
 M'abaïsser sous un roi ! rentrer dans l'esclavage !  
 Moi , de la liberté quand j'ai connu l'usage ! ...

Non, j'attendrai. Sur moi tombent tous les revers,  
 Les fureurs des tyrans, celles de l'univers.  
 Meurs, peuple infortuné, meurs, tu ne peux plus vivre  
 Que pour la servitude, & la mort t'en délivre:  
 Meurs libre & Protestant. ... Mais mon fils est perdu.  
 Je tiens encor sur lui le glaive suspendu,  
 Et je l'immole! ... Eh bien! le sang en vain murmure;  
 J'ai bravé les tyrans, je vaincrai la nature....  
 Tant d'autres ont perdu leurs enfans! Et le mien,  
 Avant d'être mon fils, n'est-il pas citoyen?

## SCENE IV.

GUITON, BASSOMPIERRE.

BASSOMPIERRE.

**L**A Cour vous rend un fils; j'ai cru que sa présence,  
 D'un amour mutuel la touchante éloquence,  
 Dans ce cœur endurci trouverait plus d'accès,  
 Et combattrait un père avec plus de succès.  
 Je viens de l'obtenir; le roi, qui le renvoie,  
 Veut bien encor sur vous essayer cette voie:  
 Mais prenez promptement votre parti. La Cour  
 Veut des vaisseaux Anglais prévenir le retour,  
 Et déjà de l'assaut l'ordre est donné par elle;  
 Dans une heure la foudre écrase la Rochelle.  
 Revoyez votre fils; dans ses embrassemens  
 Puissiez-vous adoucir vos fiers ressentimens!  
 Déjà, par ses clameurs, le peuple vous l'annonce:  
 Je vous laisse avec lui, j'attends votre réponse.

( Il sort. )





## SCENE V.

GUITON, père, GUITON, fils.

GUITON, fils.

Ah! mon père....

GUITON, père.

Ah! mon fils!... cher enfant!...

GUITON, fils.

Je vous vois!

J'ai cru vous avoir vu pour la dernière fois.

GUITON, père.

J'avais fait, dans mon cœur, l'horrible sacrifice.

GUITON, fils.

Et je vous vois!...

GUITON, père.

Le Ciel, à ma douleur propice,

Permet que je vous serre encore entre mes bras.

GUITON, fils.

Je ne sens, qu'à l'instant, l'horreur pour le trépas

Le plaisir, dans mon cœur, rend du prix à la vie.

GUITON, père.

Aux chagrins dévorans, dont la mienne est suivie

Dieu daigne encor mêler quelques heureux instans.

GUITON, fils.

J'ai cru, cent fois, la mienne à ses derniers momens.

Fait prisonnier, je vois que mon nom est un crime.

J'entends dire: à la mort gardez cette victime.

Plongé dans un cachot, lieu d'horreur &amp; d'effroi,

J'attends ce que le Ciel a décidé de moi.

Quand je ne sçais quel Dieu...

GUITON, père.

Le digne Bassompierre....

Vous respirez encore à sa seule prière.

GUITON, fils.

Les verroux gémissans roulent avec effort.

On dit: Suivez.... Je crois que je marche à la mort.

Je suis, on me conduit.... Soudain je vois paraître

Le visage odieux de ce barbare prêtre,

Qui, près du trône assis, signale, dans ce rang,

Un pouvoir détesté, cimenté par le sang :

Vous vivrez, m'a-t-il dit, d'un visage sévère ;

Mais, allez ; prévenez votre coupable père,

Qu'avant ce jour passé, par le fatal cordeau,

Je le ferai.... périr.... de la main d'un bourreau.

*(Il baise la main de son père avec des sanglots.)*

GUITON, père.

Votre père, mon fils, s'attend à sa vengeance,

Et je....

GUITON, fils.

Des ennemis j'ai pu voir la puissance ;

J'ai traversé leur camp. Jamais tant de soldats

N'ont offert, sous nos murs, l'appareil des combats ;

Jamais l'airain grondant, émule du tonnerre,

N'a tant multiplié les foudres de la guerre.

Tout l'effort prodigué du pouvoir absolu,

Annonce un roi puissant à vaincre résolu.

GUITON, père

C'est son dessein, sans doute.

GUITON, fils.

Et sûrement la place,

Dans le danger pressant, dont l'assaut la menace,

Réduite, comme elle est, ne peut pas se flatter



Qu'elle puisse au vainqueur plus longtems résister.

GUITON, père.

Où tendent ces discours?

GUITON, fils.

Votre cœur intrépide,

La mâle austérité de votre esprit rigide,

M'empêchent.... Pardonnez....

GUITON, père.

Parlez, que voulez-vous?

GUITON, fils.

Eh bien ! oui, j'oserai braver votre courroux.

Votre intérêt le veut, & l'amour me l'ordonné;

Quand il n'est plus d'espoir, quand tout vous abandonne,

Cessez de consumer des efforts superflus,

Pour défendre des murs, que Dieu ne défend plus.

Au roi victorieux remettez la Rochelle.

GUITON, père.

Non, mon fils.

GUITON, fils.

O refus d'une froideur cruelle !

Pour sauver mon pays, ou même le servir,

Je sçais, en citoyen, & combattre & mourir.

S'il vous était possible, en donnant votre vie,

De faire, un jour de plus, exister la Patrie,

Je vous dirais : mourons dans le sang l'un de l'autre ;

J'immolerai ma vie, en défendant la vôtre.

Unissons notre gloire, & n'ayons qu'un tombeau :

Mourir pour la patrie est un destin si beau !

Mais suivre aveuglement un désespoir stérile ;

Affronter, sans objet, un trépas inutile,

Se dévouer sans fruit, & de ses yeux mourans,

Etre certain de voir triompher les tyrans !

Et quand j'aurai daigné survivre à leur victoire,  
En souffrirai-je moins le tourment de leur gloire?  
Non, laisses-moi finir d'insupportables jours,  
Des jours empoisonnés, dont j'abhorre le cours.  
Vivre est affreux pour moi. Dans sa simple croyance,  
La réforme sévère éleva mon enfance.  
Par le juste bienfait d'un roi reconnaissant,  
Dans une heureuse paix son parti florissant,  
Dans la France voyait prospérer son église,  
Par les loix protégée, & libre, mais soumise.  
Ce bonheur dura peu : trop indigne de lui,  
Son faible fils des loix nous retira l'appui,  
De nos droits, chaque jour vit restreindre l'usage;  
On feignit des terreurs, on affecta l'ombrage;  
Sur de vains souvenirs on parut s'alarmer;  
On craignit pour avoir des raisons d'opprimer;  
On opprima. Bientôt la Cour n'eut plus à feindre,  
Et créa les dangers qu'elle affectait de craindre.  
Le Protestant s'agite; un mouvement soudain  
Montre tout le parti les armes à la main:  
On se ligue, on s'unit, on court à la vengeance;  
L'esclave révolté résout l'indépendance;  
Se constitue en corps dans ces loix concentré;  
Forme, au sein de l'État, un État séparé,  
Qui bientôt établit, république nouvelle,  
De son gouvernement le siège à la Rochelle.  
De-là, le Protestant pouvait braver les rois,  
Venger sa liberté, combattre pour ses droits.  
Là, sa religion, toujours persécutée,  
Pouvait se dire enfin & libre & respectée.  
Ciel! tu crois une épreuve, en tes justes desseins,



Encore nécessaire à la foi de tes saints !  
 Dans le charme trompeur d'une paix dangereuse ,  
 La vertu s'oubliant , languirait trop heureuse .  
 Mais faut-il , de mes yeux , sur ma religion ,  
 Voir de ses ennemis tomber l'oppression ?  
 Faut-il que cette main , de mes malheureux frères ,  
 Par un affreux traité , cimente les misères ?  
 Non , malheureux amis , que j'ai mal défendus ,  
 Il ne sera pas dit que je vous ai vendus .  
 Non , on ne verra pas , en lisant notre histoire ,  
 Que Guiton , sans honneur , survécût à sa gloire ;  
 Mais que , jusqu'à la mort , fidèle à son parti ,  
 Sous la cause commune il s'est enseveli .

GUITON , fils .

Vous pourriez , à propos fléchissant la victoire ,  
 Par un juste traité , conserver votre gloire ,  
 Servir le parti même , & son culte & ses loix .

GUITON , père .

Sçachez apprécier la parole des rois ;  
 Les rois , dans leurs traités , ou faibles ou timides ,  
 Prodignent basement des promesses perfides ;  
 Certains , qu'avec le tems , il leur sera permis  
 De manquer hautement à ce qu'ils ont promis ,  
 Ou , du moins , de plier , par une indigne adresse ,  
 Selon leurs intérêts , la foi de leur promesse .  
 Le dirai-je ? des rois je hais jusques au nom ;  
 Cet absurde pouvoir révolte ma raison .  
 Cet être fier , hardi , fort , rempli de courage ,  
 L'homme noble est-il né pour le vil esclavage ?  
 Ne peut-il respirer , voir la clarté des cieux ,  
 Qu'autant que le permet un roi capricieux ?  
 Je suis né son égal ; & qui l'a fait mon maître ?

Quel droit un homme a-t-il d'humilier mon être ?  
Avec l'égalité, l'homme esclave a perdu  
Sa raison, ses talens & jusqu'à sa vertu.  
Par quel oubli honteux, de soi, de sa nature,  
A sa dignité sainte a-t-il fait cette injure ?  
Sans doute, il faut des chefs, ainsi qu'il est des loix :  
Je le sçais ; mais faut-il que ces chefs soient des rois ?  
A ce haut rang, du moins, appelez l'homme sage,  
Ou l'homme distingué connu par son courage.  
Mais voyez & jugez ces maîtres des humains,  
Ouvrages du hasard, & qui font nos destins.  
Imbécilles heureux, nourris dans la bassesse,  
Occupés de plaisirs, plongés dans la mollesse ;  
Sans vertus, sans courage, & sur-tout sans talens,  
Vingt monstres couronnés, despotes insolens,  
Qui, bassement flattés, séduits par les hommages,  
Pensent être de Dieu les vivantes images ;  
De l'Europe asservie & parragée entr'eux,  
Ecrasent, sous le joug, les peuples généreux.  
L'Europe rougira de ses indignes maîtres :  
Artisan qui forgea les fers de nos ancêtres,  
L'ignorance déjà fuit de son horizon ;  
Les sciences, les arts, annoncent la raison.  
L'instruction s'étend : dans des écrits sublimes,  
L'esprit public, formé par d'utiles maximes,  
Apprend à se connaître, à connaître les rois.  
L'univers indigné, leur arrachant ses droits,  
Brisera fièrement ses honteuses entraves ;  
Des peuples éclairés ne peuvent être esclaves.  
O temps ! ô jours de gloire ! à la postérité  
Vous êtes réservés, jours de la liberté,  
Je ne vous verrai pas ; mais avec du courage,



Ne pouvant vivre libre , on meurt sans esclavage ,  
Et l'on brave les rois , la fortune & leurs coups.

GUITON , fils.

Si de la liberté vous êtes si jaloux ,  
Il est encore , il est quelques lieux sur la terre ,  
Où l'homme en a gardé le sacré caractère.  
Fuyez chez l'étranger ; de l'Anglais admiré ,  
Il offre à votre gloire un asyle assuré.  
Cherchez , si vous voulez , la riche Batavie ,  
Même les monts glacés de la pauvre Helvétie ;  
Suivi de votre nom , quel peuple , quels climats ,  
Du séjour d'un héros ne s'honoreront pas !  
Daignez sauver nos jours , l'Europe vous appelle.

GUITON , père.

Son héros est Guiton défendant la Rochelle ,  
Sous ses murs écrasé , mourant sous ses débris ;  
Mais Guiton fugitif n'aurait que ses mépris.

## SCENE VI.

GUITON , père , GUITON , fils , BASSOMPIERRE.

BASSOMPIERRE.

**L**ES moments sont passés , & l'heure demandée ,  
A mon zèle pour vous , avec peine , accordée ;  
Je ne puis différer davantage. La Cour ,  
Pour ordonner l'assaut , n'attend que mon retour.  
Je pars : quelle réponse , enfin , lui dois-je faire ?  
Acceptez-vous la paix ? Demandez-vous la guerre ?  
Le choix est en vos mains. Fera-t-elle sur vous  
Paraître sa clémence , éclater son courroux ?

GUITON , fils.

Mon père....

GUITON, père.

Vous direz qu'un allié fidèle,  
 Déployant, en ce jour, sa puissance, son zèle,  
 Pour secourir nos murs : la vaillance, l'honneur,  
 Ne nous permettent pas de les rendre au vainqueur.  
 Qu'à la Rochelle, on fait peu de cas de la vie;  
 Qu'on n'y connaît que Dieu, les Loix & la Patrie.  
 Que pour ces intérêts il est doux de mourir,  
 Et que nous combattrons jusqu'au dernier soupir.  
 Vous, guerrier généreux, ennemi magnanime,  
 Pour prix de vos vertus, emportez mon estime;  
 Guiton reconnaissant n'oubliera qu'à la mort,  
 Quelle noble pitié vous inspira son sort.

BASSOMPIERRE.

Hélas! en soupirant, de vous je me sépare.

GUITON, fils.

Vous ne ferez pas seul inhumain & barbare.  
 La nature a, sur vous, perdu tout son pouvoir,  
 J'en sçaurai triompher. De mon seul désespoir  
 Je prendrai des conseils; c'est pour vous une joie  
 D'accabler votre fils, vous prétendez qu'il voie  
 De son père immolé le supplice cruel,  
 Et le bourreau, sur vous, portant le coup mortel.  
 Non, non, ce sera moi, qui, dévouant ma tête,  
 Repaîtrai vos regards de cette horrible fête.

(A Bassompierre.)

Je retourne avec vous; oui, je vais, de ce pas,  
 Demander aux tyrans la faveur du trépas;  
 Au cruel Richelieu rendre, avec sa victime,  
 L'occasion d'un meurtre & le plaisir d'un crime.

GUITON, père.

Arrêtez, malheureux: je puis envisager



Mon trépas , sans frémir , mais non votre danger.

GUITON, fils.

Qui , moi ? pourquoi vivrai-je ? & quel espoir me reste ?

Pourquoi m'a-t-on laissé des jours que je déteste ?

Pourquoi de Richelieu suspendait-on les coups ?

Richelieu m'eut semblé moins barbare que vous.

( *Il se jette à ses genoux.* )

Au nom de la nature & d'un fils qui vous aime ;

Dirai-je , au nom d'un fils que vous aimez vous-même ?

Qui soupire à vos pieds , qui les baigne de pleurs ,

Mon père épargnez-moi le dernier des malheurs ;

Cédez à Richelieu , cédez à la fortune ,

Respectez une vie à vous même importune ;

Mais chère à votre fils , qui , de ses propres jours ,

Voudrait en prolonger , en rendre heureux le cours ,

GUITON, père.

Fils cruel , levez-vous , & quittez un langage ,

Qui m'attendrait trop : laissez-moi mon courage ,

J'en ai besoin.

## SCENE VII.

GUITON, père, GUITON, fils, GUÉRIN,

BASSOMPIERRE.

GUÉRIN.

TOUT est dans la confusion :

La Rochelle est en proie à la sédition.

En ses vœux opposés à lui-même contraire ,

Le peuple veut la paix , il demande la guerre.

Les uns font pour Guiton , les autres pour le roi ;  
 Tout est rempli de cris , de tumulte , d'e'froi ;  
 De citoyens armés , & de femmes en larmes ,  
 On entend , à la fois , ces mots : la paix , les armes.

GUITON , père.

Voyons.

GUÉRIN.

Et s'il ne faut rien vous faire ignorer ,  
 Je crois qu'il est , pour vous , peu sûr de vous montrer.

GUITON , père.

Mais ! fallât-il mourir : vous voulez que je tremble !  
 Je ferai mon devoir.

GUITON , fils.

Nous périrons ensemble.

( Ils sortent tous deux. )

GUÉRIN , à Bassompierre.

Et je les suis tous deux. Vous voyez les effets  
 De mes soins ; je n'ai fait que parler de la paix.  
 A ses fureurs , d'abord , le peuple s'abandonne ,  
 Dans ses emportemens ne reconnaît personne ;  
 Et j'ai trahi Guiton , en pensant le servir !  
 Je suis désespéré , je n'ai plus qu'à mourir.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

THIBAUT, LE PEUPLE.

THIBAUT.

PEUPLE, secondez-nous ; d'une aveugle furie  
Il est tems de songer à sauver la patrie.  
Les périls à nos yeux sont offerts de trop près ;  
Connaîsez vos amis & vos vrais intérêts.  
L'impétueux Guiton , héroïque barbare ,  
Que la gloire séduit , & que l'honneur égare ,  
Résolu de périr , veut tout perdre avec lui ;  
Au gré de son courage , il faudrait aujourd'hui ,  
Emules inhumains de sa fureur sublime ,  
Aux désastres du Siège ajouter ceux du crime ;  
Porter , dans vos maisons , la flamme d'une main ,  
De l'autre , vous plonger un poignard dans le sein ;  
Laisser de nos revers une éclatante histoire ,  
Et livrer au vainqueur , trompé dans sa victoire ,  
Des ruines , des morts , du sang , des murs déserts ,  
Et pas un citoyen à qui donner des fers.

I. PERSONNAGE.

O peuple infortuné !

II. PERSONNAGE.

Déplorables familles !

III. PERSONNAGE.

Nous sçaurons bien mourir ; mais nos femmes , nos filles ,  
Nos enfans , pouvons-nous les livrer à la mort ?

## I. PERSONNAGE.

Juste Ciel! détournez un si funeste sort.

## THIBAUT.

Peuples, rassurez-vous; des destins moins sévères  
 Nous laissent entrevoir la fin de nos misères;  
 L'espérance renaît & dissipe l'effroi,  
 Guillaume est envoyé vers les tentes du roi:  
 Il conjure la foudre, il détourne l'orage,  
 Et de ses heureux soins la paix sera l'ouvrage.  
 A d'équitables loix puisse-t-il obtenir  
 Que le vainqueur consente à se laisser fléchir!  
 Hélas! si du passé le souvenir vous reste,  
 Quelle loi croirez-vous inhumaine & funeste?  
 Et près de l'avenir, qui commençait pour vous,  
 Quel traité ne doit pas vous sembler encor doux?

## I. PERSONNAGE.

Oui, que la paix succède aux horreurs de la guerre,  
 Quoiqu'un vainqueur prescrive, elle nous sera chère.

## II. PERSONNAGE.

Le Siège fut déjà trop fécond en malheurs.

## III. PERSONNAGE.

Et combien ferait-il verser encor de pleurs?

## THIBAUT.

Vous n'en verserez plus, si vous voulez nous croire.  
 Le Maire vertueux, mais avide de gloire,  
 Par un beau désespoir, veut se faire un grand nom;  
 La guerre est nécessaire à son ambition.  
 Mais, sans vous, que peut-il? Désarmez sa vaillance  
 De ce pouvoir, qu'il tient de votre confiance.  
 Que vos bras imprudens cessent de le servir;  
 Pour son intérêt seul refusez de mourir.



Enfin dites un mot & la paix va renaître ;  
 Non la paix que vos vœux se proposaient peut-être ;  
 Mais la prévention déprime trop les rois.  
 On n'est jamais esclave , alors qu'il est des loix ;  
 Et l'orgueil absolu du pouvoir monarchique  
 Peut respecter des droits de liberté publique.  
 Mais Guillaume revient , & ces grands intérêts  
 Sont déjà décidés.

## SCENE II.

THIBAUT, GUILLAUME, *Peuple attaché  
 à tous deux.*

PLUSIEURS VOIX DU PEUPLE.

LA paix , la paix , la paix.

GUILLAUME.

Citoyens, votre sort est en votre puissance,  
 Par la soumission on fléchit la vengeance ;  
 La paix est à ce prix. De ses ardents soldats  
 Votre vainqueur consent à désarmer les bras ,  
 Il arrête la mort , daigne éteindre la foudre ,  
 Par qui vos toits brûlans allaient tomber en poudre :  
 Pour toute indemnité de tant de longs travaux ,  
 Ne veut que pardonner ; prix digne d'un héros !  
 Que ce peuple , a-t-il dit, cesse à l'instant de craindre ;  
 Il est soumis , son roi ne sçait plus que le plaindre ,  
 Pleurer sur ses malheurs ; qu'il rentre en tous ses  
 droits ;

Des Protestans , en paix , qu'il pratique les loix ;  
 S'il trahissait l'État , on l'entraînerait au crime ;  
 Celui qui l'égarait . qu'il en soit la victime.

Je ne dois point au traître étendre ce pardon.  
Vivez , mais , pour mourir , qu'on me livre Guiton.

T H I B A U T.

Ah! que nous dites-vous?

I. PERSONNAGE.

Ah! déplorable Maire!

II. PERSONNAGE.

Guiton fut un tyran.

III. PERSONNAGE.

Guiton fut notre père.

II. PERSONNAGE.

Il nous sacrifiait.

IV. PERSONNAGE.

C'est l'auteur de nos maux.

T H I B A U T.

Il aime la patrie , il la sert en héros ;  
Et , je suis indigné de l'horrible injustice  
Qui prescrit à nos mains ce lâche sacrifice :  
Un assaut fait frémir , & j'étais pour la paix ;  
Mais la paix n'a plus rien qui flatte mes souhaits ,  
S'il la faut acheter par cette perfidie.

G U I L L A U M E.

Quelle aveugle pitié , fatale à la patrie !  
Vos frères , dévoués aux dernières fureurs ,  
Vont d'un assaut barbare éprouver les horreurs ;  
De l'airain désastreux cent bouches menaçantes ,  
Vomissant des torrens de flammes dévorantes ,  
Vont répandre la mort & la destruction.  
Le carnage , le sang , la désolation ,  
Vont peut-être du globe effacer la Rochelle ;  
Et votre ame , écoutant une pitié cruelle ,



Du sang d'un citoyen peut calculer le prix !  
 Et dans l'effroi public rassurant vos esprits ,  
 Pour sauver tout un peuple , au bord de cet abîme ,  
 Votre froide pitié lui plaint une victime !  
 Si Guiton a brigué la gloire des héros ,  
 Peut-il plus noblement couronner ses travaux ?  
 Quelle plus digne fin d'une éclatante vie !  
 Si son ambition , exposant la patrie ,  
 N'a fait à ses fureurs que nous sacrifier ;  
 Puisqu'il fit notre crime , il le doit expier.  
 Citoyens , choisissez de périr ou de vivre.

T H I B A U T.

De l'horreur de choisir que la mort nous délivre.

I. PERSONNAGE.

Abandonnons Guiton.

II. PERSONNAGE.

Nous soutiendrons l'assaut.

III. PERSONNAGE.

Faut-il mourir pour lui ?

IV. PERSONNAGE.

Périfions s'il le faut !

I. PERSONNAGE.

Obéissons au Roi.

T H I B A U T.

Son ordre est tyrannique.

III. PERSONNAGE.

Vivons.

II. PERSONNAGE.

Mourons.

G U I L L A U M E.

Sauvons la fortune publique.

Sauvons l'honneur.

II. PERSONNAGE.

La paix ?

I. PERSONNAGE.

La mort ?

III. PERSONNAGE.

Vive le roi !

GUILLAUME.

Suivez-moi.

PLUSIEURS VOIX.

Suivons tous.

(*Le Peuple attaché à Guillaume  
sort avec lui.*)

### SCENE III.

GUÉRIN, BASSOMPIERRE, THIBAUT,

*le Peuple du côté de Thibaut.*

BASSOMPIERRE.

NON, la Cour, croyez-moi,  
Ni même Richelieu, cruel par caractère,  
Dans son courroux terrible aisément sanguinaire,  
Même en le demandant, n'espèrent obtenir  
Un sacrifice affreux, qui les ferait rougir.  
On veut sur les vaincus essayer la victoire,  
Et se laisser fléchir.

GUÉRIN.

Que ne puis-je le croire ?

(*Au Peuple.*)

Amis, vous a-t-on dit ce que, dans son courroux,  
Une



Une Cour odieuse ose exiger de vous,  
A quel prix sa clémence à pardonner s'apprête.

THIBAUT.

Nous savons de Guiton qu'on demande la tête.

GUÉRIN.

On la demande, ô Ciel ! & le fier Rochellois,  
Dementant, tout-à-coup, sa gloire, ses exploits,  
Soucrit, sans s'indigner, un traité qui l'outrage !  
Et l'Europe attentive, admirant son courage,  
Le verrait lâchement flatter ses oppresseurs,  
Aux glaives des tyrans livrer ses défenseurs !  
O honte ! ô deshonneur ! barbare ingratitude !  
Quand, dans ces murs troublés d'effroi, d'inquiétude,  
Des citoyens tremblans les esprits incertains,  
Dans un lâche abandon délaissant vos destins,  
Guiton, plus généreux, consentit d'être Maire ;  
Vous le chargiez donc seul du crime de la guerre,  
Et ne lui déferiez que le funeste honneur  
D'être, un jour, en victime, exigé du vainqueur !  
Que se proposait-il ? utile à la patrie,  
De l'opprobre des fers & de la tyrannie,  
Il voulait affranchir vos tristes habitans,  
D'un pouvoir oppressif, sauver les Protestans,  
De leur religion repousser l'esclavage,  
De son culte asservi vous assurer l'usage.  
Ces noms, ces intérêts vous étaient chers alors ;  
Vous sçavez, vous, témoins de ses nobles efforts,  
Par quels exploits fameux il se couvrit de gloire ;  
Vous savez, dans vos murs, pour fixer la victoire,  
S'il épargnait son sang, ses soins & son repos,  
S'il osait aux dangers s'exposer en héros.  
Ingratitude, ô Ciel ! dont je me sens confondre !

C

Si des événemens les chefs doivent répondre,  
 Pour un public ingrat, quel mortel résolu  
 Daignera désormais employer sa vertu ?  
 Qui voudra vous servir ? Des vaincus magnanimes,  
 Aux égards du vainqueur ont des droits légitimes,  
 Renvoyons vers le roi ; qu'en un juste traité  
 D'un peuple généreux l'honneur soit respecté ;  
 Qu'il efface sur-tout la loi qui nous offense,  
 Ou bien, désespérés, poussés par la vengeance,  
 Laisant dans nos remparts nos femmes, nos enfans,  
 Fondons, en furieux, sur le camp des tyrans ;  
 Contre eux-mêmes tournons l'abus de la victoire :  
 Mourons jusqu'au dernier ; mais mourons avec gloire.  
 Mais en rendant la mort... Que vois-je, citoyens,  
 Ce vengeur, ce héros, Guiton dans les liens !  
 Ah ! le souffrirez-vous ?

## SCENE IV.

GUITON, GUÉRIN, BASSOMPIERRE,  
 THIBAUT, & le Peuple attaché à lui ;  
 GUILLAUME, & le Peuple de son parti.

GUILLAUME.

AMIS ; le peuple est maître  
 D'apaiser le vainqueur.

GUÉRIN.

Arrachons-le à ce traître,  
 Amis, secondez-moi.

GUILLAUME.

De la nécessité,  
 L'impérieuse loi défend l'humanité,



Et prescrit la rigueur : si le roi , qui commande ,  
 De toute autre victime eut exigé l'offrande ,  
 Pour le salut public glorieux de périr ,  
 Qui de nous à la mort n'aurait pas dû courir ?  
 Guiton est demandé , que son sort s'accomplisse.

G U É R I N.

Nous ne préviendrons pas cette horrible injustice ;  
 Dans le sang du perfide. . .

G U I T O N.

Ecoutez , Rochellois ,  
 J'ai combattu deux ans pour défendre vos loix ,  
 Pour fixer , dans ces murs , le premier avantage ,  
 Le bien le plus sacré pour un noble courage ,  
 La liberté ; ma main , repoussant les tyrans ,  
 Des contraintes du joug sauvant les Protestans ,  
 Affranchissant leur culte , au sein de cette ville ,  
 A leur religion fondait un libre asyle.  
 Je ne me flatte pas ; mais si , dans l'avenir  
 De ce Siège fameux passe le souvenir ,  
 De mon nom , (j'ose au moins le penser) la mémoire  
 Sera , non sans honneur , liée à votre histoire.  
 L'on verra que Guiton , généreux citoyen ,  
 Pour servir son pays , compta ses jours pour rien ;  
 De la cause commune , & soutien & victime ,  
 Par quelques faits heureux , mérita de l'estime.  
 Eh bien ! j'ai traversé des flots de citoyens ,  
 Indignement traîné dans ces honteux liens ,  
 Sans voir un seul ami s'indigner de l'outrage ,  
 Sans émouvoir un cœur , sans toucher un courage ,  
 Sans trouver un vengeur ! en un revers si grand ,  
 A ce peuple insensible objet indifférent ,  
 Moins j'attendais ce trait , plus l'épreuve en est rude.

Mon courage succombe à cette ingratitude ;  
 Dans mon cœur ulcéré , rempli de son affront ,  
 S'imprime de douleur un sentiment profond.  
 Je rougis de ma gloire , & ma vertu m'indigne ;  
 Je hais des vils humains la multitude indigne ;  
 Le dégoût , dans mes sens , produit l'horreur du jour :  
 Otez-moi sa clarté , satisfaites la Cour ;  
 Fléchissez le vainqueur , en lui portant ma tête ;  
 Qu'à ce prix , le tyran pardonne à sa conquête.  
 Je mourrai , sans regret , pourvu qu'à mes destins  
 Vous épargniez l'horreur de tomber en ses mains.

T H I B A U T.

Non , grand homme , vivez ; vivez , homme héroïque ;  
 Vivez , & pardonnez l'injustice publique :  
 Nous l'expions en pleurs à vos sacrés genoux.

TOUT LE PEUPLE , *en tombant à ses pieds.*  
 Vivez , Guiton , vivez.

T H I B A U T.

Nous expirerons tous ,  
 Nous le jurons , plutôt que soit commis le crime  
 De livrer aux tyrans un mortel magnanime ,  
 Plutôt qu'aux Rochellois , par la postérité ,  
 Soit reproché jamais cet infâme traité.  
 Vous serez défendu de nos cœurs , de nos armes.

G U I T O N.

Levez-vous , mes enfans , vous m'arrachez des larmes !  
 Je craignais que Guiton n'eut trop vécu d'un jour ;  
 Ce jour est mon plus beau : je connais votre amour.  
 A tort de nos revers le poids nous importune ;  
 Et le plaisir reçoit son prix de l'infortune.



## SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, GUITON, fils,  
*l'épée à la main.*

GUITON, fils.

MON père, en quel état ! vous lie ! juste Ciel !  
Dès que j'en suis instruit, dans mon effroi mortel,  
Je cours, je cherche en vain. On m'indique, on m'é-  
gare. . . .

Mais je vous vois. . . . Je meurs pour vous venger . . .  
Barbare,

C'est toi, de qui la main. . . . Il fuit. . . Amis, je vois  
Que vos fidèles cœurs sont pour nous. . . . Suivez-moi.  
Dans son indigne sang faisons mourir le traître.

UNE VOIX DU PEUPLE.

Oui, courons le venger.

(*Guiton fils, Thibaut, Guillaume & le Peuple sortent.*)

## SCENE VI.

GUITON, GUÉRIN, BASSOMPIERRE.

GUITON.

VOUS m'avez fait connaître  
Votre fidélité. Je l'avouerai, Guérin,  
Un injuste soupçon a tourmenté mon sein ;  
Vous étiez à mes yeux secrètement perfide,  
Du peuple révolté le conseil & le guide.

GUÉRIN.

Se peut-il que de vous je sois si mal connu ?  
Respecter de Guiton la gloire, la vertu,

L'aimer est un besoin, dont j'éprouve l'empire ;  
 Le cœur aime aisément, lorsque l'esprit admire :  
 ▲ ces deux sentimens me laissant engager,  
 Redoutant, plus que vous, votre propre danger,  
 Craignant tout du vainqueur pour le héros que j'aime,  
 J'ai pensé vous devoir servir malgré vous même,  
 Vous conserver. Du peuple, avec autorité,  
 J'ai fait, par mes conseils, parler la volonté:  
 Il a prescrit la paix ; sa fougue a fait le reste.  
 Mon cœur est innocent, & mon zèle est funeste.  
 De ce dessein à vous je m'étais confié,  
 Bassompierre, parlez.

BASSOMPIERRE.

Oui, sa noble amitié  
 N'aspirait qu'à forcer le sort qui vous accable ;  
 Et tous deux...

GUITON.

Vous m'aimiez, vous n'êtes point coupable.  
 Je puis porter mon sort d'un cœur plus affermi ;  
 Il ne m'a pas du moins fait perdre mon ami.  
 N'en parlons plus, mon fils, que je vois reparaître,  
 Est tout troublé.

## SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, GUITON, fils.

GUITON, fils.

**M**A main vous a vengé d'un traître.  
 Son sang est répandu ; mais mes lâches soldats  
 Ont profité du tems que recherchant vos pas,  
 Par tout je vous demande, en cent lieux je me porte,



De la Ville trahie ils ont livré la porte ;  
Et le roi dans nos murs , sans peine triomphant ,  
Conduit par la victoire , entre dans cet instant.

BASSOMPIERRE.

J'y vais donc , je le dois , sa gloire m'intéresse.

GUITON , père.

Qu'entends-je ?

GUÉRIN.

O désespoir !

GUITON , fils , à Bassompierre.

Demeurez.... Il nous laisse !

(*Bassompierre sort.*)

# SCENE VIII.

GUITON , père , GUITON , fils , GUÉRIN.

GUITON , fils.

Mon père....

GUITON , père.

C'en est fait : nous rentrons donc aux fers !

Le pouvoir détesté qui foule l'Univers ,

Si longtems repoussé , se fait donc reconnaître !

La Rochelle succombe , & je suis sous un maître !

Que s'affranchir est donc difficile aux humains !

Quel art trempa les fers qui captivent leurs mains ,

Qu'on ne peut les briser ! Dans ces nobles querelles ,

Des tyrans combattus , des nations rebelles ,

On voit les peuples las , après de vains efforts ,

Céder ; & les tyrans sont toujours les plus forts.

Ciel ! de la liberté la cause intéressante

A tes yeux , à ce point , est-elle indifférence ?

De ce grand intérêt une heureuse union,  
 Avec les intérêts de ta religion,  
 N'a pu de ta faveur mériter l'avantage !  
 Le monde est-il, par toi, formé pour l'esclavage ?  
 Et sur ce globe affreux, les malheureux errans  
 Sont-ils tous destinés aux plaisirs des tyrans ?

GUITON, fils.

Ah ! mon père, il faudrait....

GUITON, père.

Que voulez-vous encore ?

Laissez-moi, vous, autrui d'un destin que j'abhorre,  
 Vous, dis-je, malheureux, qui, d'un poste important,  
 Par un aveugle soin, déserteur imprudent,  
 Trahissez aujourd'hui la fortune publique.

GUITON, fils.

Ah ! sur ce juste soin, sans que ma voix s'explique,  
 Si j'ai failli, par vous il m'est doux de périr.  
 Frappez ; mais fuyez....

GUITON, père.

Non, c'est à moi de mourir !

Que je meure ! Le Ciel, qui connaît mon courage ;  
 Le Ciel, qui m'inspirait l'horreur de l'esclavage,  
 Qui me faisait du jour un fardeau détesté,  
 Sans ma religion & sans ma liberté,  
 Au pouvoir d'un tyran, du moment qu'il me livre,  
 Ce Ciel marque ma mort, & me défend de vivre.  
 Toi, qu'il offre à mes yeux, pour servir de courroux,  
 Fer propice....

( Il prend le poignard, toujours posé sur la table. )

GUITON, fils.

Mon père....



GUÉRIN.

O Ciel ! que faites vous ?

GUITON, fils, avec lamentation.

Mon père !...

GUÉRIN.

Mon ami !...

GUITON, père.

D'une vie importune

Laissez-moi l'un & l'autre abréger l'infortune.

Laissez-moi...

GUÉRIN.

Non, cruel, la voix de la raison ;

La voix de Dieu, que craint & qu'honore Guiton,

Défend que, par ses mains, ce crime se consume !

GUITON, père.

Eh ! qu'importe à ce Dieu qu'un malheureux, qu'un homme,

Dont la force succombe au fardeau de son sort,

Prévienne d'un moment le moment de sa mort ?

Je puis l'aller chercher d'une main ennemie,

Richelieu me l'apprête avec ignominie,

Et quand je vais mourir par ses ordres sanglans,

Je n'aurai pas, sur moi, le pouvoir des tyrans !

Laissez ma main servir librement ma colère !

GUITON, fils.

Non, j'en veux arracher ce poignard sanguinaire !

GUITON, père.

Vous, l'arracher ?... Mon fils, ôtez vous, c'en est trop !

GUITON, fils.

Je ne puis obéir.

GUITON, père.

Vous devriez plutôt,

Par un zèle éclatant, plus sûr de me réduire,  
Les bras liés, vous même au tyran me conduire.  
Retirez-vous, vous dis-je.

GUITON, fils.

Ah! trop cruel devoir!

Eh bien! puisque sur vous j'ai si peu de pouvoir,  
S'il vous faut signaler des fureurs magnanimes,  
Exécutez sur moi le premier de vos crimes:  
Votre fils éperdu, tremblant à vos genoux,  
Vous demande pour lui l'honneur des premiers coups.  
Cette affreuse pensée offense la nature;  
Tout votre sang ému se soulève & murmure.  
Vous frémissez, hélas! au spectacle inhumain,  
De votre fils mourant des coups de votre main.  
Et moi, vous me croyez un cœur assez barbare,  
Pour vous voir, vous, mon père.... Ah! mon ame  
s'égare!

Cette pensée, ô Ciel! peut-elle se souffrir?  
Mon père, épargnez-moi.

GUITON, père.

Je ne puis donc mourir?

Eh bien! soit, je vivrai; mais dans ces conjonctures,  
Laissez-moi méditer les plus sages mesures,  
Résoudre à quels conseils il faut nous résigner.

GUITON, fils.

Mon père!...

GUITON, père.

Eh bien!...

GUITON, fils.

De vous je ne puis m'éloigner,

GUITON, père.

Ah! vous m'avez jugé; votre malheureux père



Est trop plein de ses maux, il sent trop sa misère,  
 Pour traîner plus longtems ses destins odieux.  
 Jour cruel, ta lumière offense trop mes yeux;  
 L'être m'est trop pesant, ma faiblesse y succombe.  
 Ah! mon fils, par pitié, laissez-moi dans la tombe!  
 Oui, laissez-moi chercher l'oubli de mes malheurs!  
 Je vois que vous pleurez; donnez ces justes pleurs,  
 Donnez tous vos regrets à la triste patrie.  
 O murs de la Rochelle! ô Liberté chérie!  
 O ma Religion! ô tristes Protestans!  
 Dieu, rends léger pour eux le sceptre des tyrans!  
 Console leurs malheurs, adoucis leur misère;  
 Je leur suis inutile, & je meurs.

G U I T O N, fils.

Non, mon père.

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, BASSOMPIERRE.

BASSOMPIERRE,  
 V I V E Z! le roi l'ordonne.

G U I T O N, fils.

O fort inattendu!

G U É R I N,

O bonheur!

BASSOMPIERRE.

Votre nom fameux par sa vertu,

Vos exploits, votre gloire, ont ravi son estime.

D'un si noble ennemi, d'un cœur si magnanime,

A son devoir rendu, vaincu par ce bienfait,

Il est flatté de faire un fidèle sujet.

60 LE MAIRE DE LA ROCHELLE.

L'esprit rempli de vous , brûlant de vous connaître,  
Richelieu , le premier , applaudit à son maître ;  
Et la Cour , imitant leurs sentimens nouveaux ,  
Vous demande , vous presse & veut voir un héros.

G U I T O N , fils.  
A cet usage heureux de la faveur d'un maître ,  
Que l'ame d'un héros se fait bien reconnaître !  
Que ne vous dois-je pas ?

B A S S O M P I E R R E .  
Je crois que c'est la Cour ,  
Qui doit de ma faveur s'applaudir , en ce jour.  
G U I T O N , père.  
Je me rends ; un grand cœur résiste à la puissance ;  
Mais il est , sans rougir , vaincu par la clémence.

*Fin du troisième & dernier Acte.*

SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS , BASSOMPIÈRE.

BASSOMPIÈRE.  
Venez ! le roi l'ordonne.

G U I T O N , fils.  
O fort instructif !

G U I T O N , père.  
O bonhomme !

BASSOMPIÈRE.  
Vos exploits , votre gloire , ont servi son étincelle.  
D'un si noble ennemi , d'un cœur si magnanime,  
A son devoir rendu , vaincu par ce héros ,  
Il est digne de faire un héros d'honneur.



0  
7  
I  
A  
I

